

Rives Dérives

Poésie

Diane Boudreau

Autres livres publiés par l'auteure

Divagations, poésie (1976)

Léonure, poésie (1976)

Monsieur Vauchon, satire politico-sociale (1981)

Me foute du rire de la mort, poésie (1979)

Blanche et François, roman (1979)

N'importe quoi, prose (1981)

Histoire de la littérature amérindienne au Québec,
essai littéraire (1993)

Mes fameuses dictées, recueil de dictées
originales et extraits d'œuvres québécoises
classiques (2003)

Le cimetière du musée, roman jeunesse (2007)

Sommeils de plomb, poésie (2007)

La princesse qui vivait dans une grotte, roman
jeunesse (2009)

Une éducation bien secondaire, essai (2013)

Un peuple à genoux, ouvrage collectif (2014)

Rina Lasnier. La joie créatrice, catalogue de
l'exposition, Musée du Haut-Richelieu (2016)

« *On dansait sur un volcan...* », recueil de textes
journalistiques et de poèmes de Rina Lasnier
choisis et présentés par l'auteure (2016)

Rives Dérives

Poésie

Diane
Boudreau

Photo de la couverture : Diane Boudreau

Copyright 2017 Diane Boudreau
Tous droits réservés. Reproduction interdite
sans l'autorisation de l'auteure.

Ce court recueil de poésie est gratuit. S'il vous plaît, ou si certains poèmes vous touchent, n'hésitez pas à m'en faire part.

diane.boudreau22@gmail.com
www.jaimelefrançais.org

NAGUÈRES À MON SANG

Une lampe ancienne dans une fenêtre affamée
Étoffes empoussiérées
Sabres à l'affût
Armoire banquise
La dérive ameute le promeneur

Des odeurs de camphre dans la maison ouverte
Verrières déflorées
Souvenirs consumés
Versets de l'aversion
L'oubli dévore le dévot

Je suis hier et demain, là.

RESSAC

Vagues déferlantes

Les os craquent

Les dents grincent

Les yeux se liquéfient

Vagues vagissantes

Les mots disparaissent

La mémoire efface tout

VOILÀ

Ne retournons pas en arrière

N'allons pas en avant

La vie est dedans

La vie est dehors

Je ne sais plus où je suis

Ce qui est terminé ne reviendra pas

Ce qui n'est pas commencé, n'y pense pas

La contemplation sans doute

Même les mots se travestissent

Je ne sais plus où je suis

L'eau coule sur le trottoir d'en face
Nuages gris au-dessus du toit
Édifice sans fenêtres
Sans porte
Sans personne
Sans odeur
Sans ombre
Sans peur
Je regarde l'édifice vide
C'est tout

Dents cassées sur la balançoire
Regard maternel en colère, arbres déracinés
Les fils cherchent leurs testicules enfouis
Dans les plis des jupes, dans les dessous
innommés
La poudre ne réussit pas à camoufler les joues
exsangues
Pas plus que les lèvres gercées
La sollicitude n'existe pas, elle montre ses crocs
Quand on ne regarde pas
Je ne crois plus à la sainteté des mères sacrifiées
Sur l'autel de leur propre vanité castratrice

LA LAVE LA NUIT

Des pas des soubresauts

Cris de la ruelle sale

Haleines sulfureuses

Apnée létale

Le souffle se perd

La langue se tord

Des brasillements des échardes

Miroitements tumescents dans l'eau terreuse

Boue amère

Empyreume obscène

Les flétrissures s'étendent

Les cendres s'étaient

Des feulements des tourments

Algues turgescentes autour du cou

Ahanements déments

Licou mortifère

Les œillères crèvent les yeux

Les sangles éventrent les satyres

Coulées vicieuses

Nausées sismiques

Vengeance de la nuit tachée

Bayer aux corneilles les pieds dans la neige
Comme si les heures ne comptaient plus

L'air froid
Le souffle court
Sans répit
Sans dépit

Appeler l'oubli, les pertes de mémoire
Comme si la déraison déflerait le vide

L'haleine ceinte
Le ventre baleiné
Malgré l'épouvante
Malgré l'écrasement

L'ENCRE COULE SUR MA MAIN

Serait-ce l'impuissance tue
Serait-ce l'immobilité de l'oubli
Serait-ce l'atrocité de la chute
Serait-ce la fin de la déroute
Je ne sais pas
Je ne sais pas

Serait-ce la beauté du délire
Serait-ce l'invisibilité de l'iris
Serait-ce la douceur de la silice
Serait-ce la moiteur du vide
Je ne sais pas
Je ne sais pas

Serait-ce la déconvenue de la faille
Serait-ce l'absence des regrets
Serait-ce l'abîme du silence
Serait-ce la violence des heurts
Je ne sais plus
Je ne sais plus

LA NUIT S'EST LEVÉE HIER

Des gouttes de pluie contre la vitre de ma
fenêtre m'ont ouvert les yeux.

Des lueurs bleutées ont traversé les rides
anciennes de ton visage.

Des brisures d'ailes ont éclaboussé les rues
sombres et désertes.

Des éperviers ensommeillés ont encerclé la ville
endormie.

Des odeurs inconnues ont envahi les routes
caillouteuses de la clairière abandonnée.

Des mains calleuses ont saisi mes épaules sans
hâte et sans impatience.

Je me suis enfouie derrière mes paupières
closes.

UNE PHRASE INACHEVÉE

J'ai vu un vieux livre abandonné sur un banc de parc.

J'ai marché dans le sentier pentu en écrasant des brins d'herbe gelée.

J'ai respiré l'air iodé qui s'échappait d'une bouteille brisée.

J'ai reconnu les cèdres centenaires près de l'étang avide.

J'ai lu les hiéroglyphes dessinés par des mains malhabiles.

J'ai murmuré des mots incompréhensibles sans avoir peur.

J'ai tout aimé.

LA COUCHE DE VERRE AZURÉEN

Telles des eaux-fortes pâlies par la lumière
indivisible de ta peau, je cherche la pénombre

Des reflets cuivrés dardent leurs éclats
sur tes cheveux dénoués, je m'enfonce dans ta
chair

Telles des pierres rejetées par la foudre goulue,
je m'insinue dans les circonvolutions ailées des
ombres muettes

Des odeurs de benjoin et d'ambre se mêlent
à tes effluves innommables, je perds la courbe
de tes regards enchevêtrés

Je me tais, je disparaissais

ON, TU, ILS

Comment ne pas trembler quand le gel
transperce les os et les lèvres déjà bleuies

Comment ne pas gémir quand le sable emplit le
ventre et la gorge déjà grise

Comment ne pas s'enfuir quand la peur retient
les gestes et les luttés déjà perdues

Comment ne pas disparaître quand la lumière
désacralise les miroirs et les images déjà relues

Comment ne pas se taire quand l'indicible brise
les lames et les nuques déjà offertes

Nous.

JE NE VEUX PAS ME TROMPER

Je ne veux pas me tromper. J'écris lentement sans connaître les mots qui viendront, qui resteront ou qui s'estomperont dans l'ombre de l'encre qui coule sans bruit.

J'entends un craquement. Mes jointures peinent sous le joug de la digue qui m'empêche de voir au-delà de la tâche inconnue, au-delà des frémissements contenus.

J'entends une porte qui claque, on dirait la fuite d'un animal apeuré, d'une bête qui souffre depuis longtemps.

J'entends son souffle, je vois ses flancs palpiter. L'abandon sans doute, le besoin d'une présence rassurante.

J'entends le désir d'un corps autre que le sien,
d'une chaleur extérieure, d'un tendre
effleurement.

Je ne veux pas me trouver. Je m'élimine sans
heurt et sans rancœur.

LA NUIT LE VENT LES GOUTTES D'EAU

La nuit le vent les gouttes d'eau

Veulent ma peau

Veulent mes os

Veulent ma langue

Où puis-je dormir

Dans le lit de la rivière

Dans le lin tissé hier

Dans la lande esseulée

Le roc la lave les cendres

Couvent sous mes cheveux

Couvent sous ma chemise

Couvent sous ma chair

Où vais-je partir

RUMEURS INFÉCONDES

Poitrines plates sous les feux de Bengale
Tissus déchirés par des ombres qui ressemblent
à des crevasses
à des naufrages
à des séismes

Corps secoués par des secousses enfiévrées
Piétinements aveugles des insectes qui
fourmillent
sous les ruines
sous les pierres
sous les dunes

La surdité, don de soi aux voyeurs. L'immobilité.

VIENNENT OU PAS

Cracovie dans la peau. Noirceurs dans le regard.
Je pèle je pâlis sous les rayons de la roue
dentée.

Averses qui se noient qui se revoient.
Je m'infiltre je me liquéfie je me déracine sous la
pudibonderie de ses débandades ratées.

Griserie incontinent. Je ploie sous la lourdeur
de la chaux de l'assaut. Les ruines restent les
bruines aussi.

La falaise nue. Des remous dans le ventre, des écorchures sur les mains. Gémissements. Odeurs d'urine dans l'air, odeurs de goudron sur la peau. Fourmilière désertée. Crachin comme de la salive. Sels et érosion sur les rochers englués. Seule.

AGRAPHIE

Les coffrets ont été brûlés
Temps effacés désacralisés
Sans pitié sans faire de bruit

Les cendres ont noirci les dents
Langues arrachées avalées
Sans âme sans armes

SOURD COMME LE PUIITS

L'envie de fondre sur tes poings comme la pluie
sur ton dos. La dureté de la trace laissée par tes
dents sur mes draps.

Morceaux de glace débris détritrus délit
Lutte infinie corps courbés cassés mortifiés

L'ennui des heures creuses comme les absences
des autres. L'indifférence dégrisée des regards
aperçus dans les miroirs languides.

Tessons fratricides verres obscurs obéissants
oléagineux
Fragments acérés cicatrices suturées supportées
sanctifiées

La sécheresse la faim le fracas des
enfermements.

DÉRIVES

Rien ne tient, rien ne vient.

Éboulis, effondrements, ruines, tout sombre dans un gouffre orgasmique.

Sauve qui peut, cherche qui crève.

Rien ne vaut, rien ne va.

Crevasses, abîmes, aveuglements, tout se désagrège inexorablement.

Vivre qui peut, tue qui veut.

Rien que le vide. Rien.

FUMÉE DANS LES YEUX

J'ai perdu le silence
J'ai démoli les images statufiées
J'ai récité les complies d'autrefois
J'ai reconnu les mythes retors
 Je suis déroutée
 Je suis éteinte
 Je suis fermée
J'ai entendu le fracas des autres
J'ai pris peur en priant
J'ai supplié en vain
J'ai rendu gorge et gravats
 Je suis oubliée
 Je suis sacrilège
 Je suis crucifiée

Un rai de lumière
Traverse les ailes de l'eau
Les rides rougeoient

Une vieille robe
Montre des genoux brisés
Dans la chambre vide

Des gonds arrachés

Des vents belliqueux et rudes

M'effraient, m'abattent

ENDORMISSEMENT

J'ai retenu mon souffle

J'ai traversé les marais

En tremblant

En courant

J'ai revu le mépris

J'ai haï ton regard

En m'enfonçant

En me noyant

J'ai senti la boue

J'ai connu la honte

En m'oubliant

En mourant

J'ai perdu mes pas

J'ai semé le deuil

En moi

ASSOUVISSEMENT

Paupières fermées au hasard des froissements banals, je frôle le bois des murs gercés. Je devine des tracés d'oiseaux, des fosses marines, des galets érodés, des liserons des champs, des rêves égarés. Je descends des escaliers chenus, je frémis en entendant des chuchotements anciens, des rires cristallins, des raclements de genoux sur le ciment craquelé, des essoufflements esseulés, des pâmoisons fossilisées. Je fuis le sommeil et l'exil.

SI PEU POUVAIT

Brasier mal étreint réduit en cendres
Tes mains au milieu d'elles
Un plumier flambe comme une aiguille

Où est l'eau ?
Où est le lac ?
Où est l'étang ?
Où es-tu ?
Je ne te vois plus

L'eau coule derrière les tapisseries
poussiéreuses qui dissimulent les rides des
autres. Soulevées par une brise glaciale, elles
n'arrivent pas à tromper l'œil ni les limaces
énomourées. Les paysages à demi effacés, les
biches à peine délinéées appartiennent à une
mémoire disparue depuis longtemps. Pourtant,
la beauté, même esquissée, émeut encore la
vieille femme qui marche.

L'APRÈS

Branches cassées comme des os laissés à l'air
libre

Navire échoué sous les assauts de l'écume

Je hume le vent du Nord perdu

Je cache mes souvenirs là-haut

Je me terre dans mes sous-bois

Je m'enracine dans la glaise féconde

Sommeils profonds comme des cratères éteints

Apaisement du brasier, de la brûlure, de la
morsure

Et si le temps n'était qu'une illusion
Qu'un soupir dans l'immensité du vide
Qu'une ronde imaginaire
Qu'un trompe-l'œil moyenâgeux

Il peut bien geler à coeur fendre

Il y a les gestes qui touchent

les mains qui se tendent

les silences qui s'entendent

les mots qui retiennent

Février 2017, Saint-Jean-sur-Richelieu



Diane Boudreau a publié une quinzaine de titres, poésie, essais, romans jeunesse, anthologie, etc., et des dizaines d'articles dans les journaux et les revues.

*Des gouttes de pluie contre la vitre de ma
fenêtre m'ont ouvert les yeux.*

*Des lueurs bleutées ont traversé les rides
anciennes de ton visage.*

*Des brisures d'ailes ont éclaboussé les rues
sombres et désertes.*